



« Ce que j'apporte, ce sont des données objectives, pour donner à chacun les moyens de questionner ce qui l'entoure. »
SAMIR MAOUCHE POUR L'HUMANITÉ

Samah Karaki, relais d'une pensée collective

Depuis la place des Fêtes, dans le 19^e arrondissement parisien, Samah Karaki observe le monde. Avec son sourire franc et son carré encadrant un visage attentif, rien ne signale d'emblée la « figure d'autorité » qu'elle est devenue malgré elle. Et c'est cette fabrication qu'elle interroge, pour désacraliser les discours et rendre la science accessible et discutable. Voilà son credo. Docteure en neurosciences et autrice de plusieurs essais, dont *l'Empathie est politique* (JC Lattès, 2024) et le récent *Contre les figures d'autorité* (Rue de l'échiquier, 2026), la chercheuse démonte les biais cognitifs qui orientent nos jugements, en particulier cette tendance à faire confiance à ceux qui sont déjà visibles et reconnus. « Ce que j'apporte, ce sont des données objectives, sans intention militante, pour donner à chacun les moyens de questionner ce qui l'entoure. »

Selon elle, notre cerveau est toujours en quête de sens et ses biais sont instrumentalisés pour « légitimer des figures d'autorité et masquer les inégalités ». Ce que nous percevons comme de la réussite tient surtout à des mécanismes de visibilité. Alors les « grands noms » deviennent des repères faciles, presque automatiques. « On raconte les découvertes scientifiques ou artistiques en les réduisant à quelques figures, alors qu'elles

Ne pas se fier aux évidences, déconstruire les récits simplistes et rendre visibles les dynamiques collectives : l'autrice et neuroscientifique explore les biais cognitifs et la fabrication des figures d'autorité.

sont le produit de milliers de personnes, de tentatives et d'erreurs. » Dans son dernier essai, elle remonte à l'origine de cette fascination pour les figures d'autorité. Ce qui a changé, selon elle, c'est la vitesse et l'intensité de cette fabrication : « Aujourd'hui, il suffit d'être rendu visible plusieurs fois pour devenir une figure d'autorité. » Les médias et les algorithmes des réseaux sociaux participent à cette répétition : sur les plateaux télévisés, les mêmes visages reviennent jusqu'à devenir des « figures rassurantes et évidentes ».

POUR UNE LIBÉRATION DES ŒUVRES

D'ailleurs, elle n'élude pas le paradoxe : elle-même fait désormais partie de ces voix légitimes. « Bien sûr que je suis devenue une figure d'autorité. Il faut être lucide et le constater sur soi. » Publiée, suivie, validée par des institutions, sa parole circule différemment. Mais cette lucidité irrigue

son discours et elle insiste sur le fait qu'elle n'est qu'un simple « relais d'une pensée » : « Je suis la résultante de pensées que j'explore autour de moi. »

Derrière cette position, une idée centrale : libérer les œuvres de leurs auteurs. « Le sens ne se termine pas avec l'auteur. Lire, débattre, transformer une œuvre, c'est déjà en faire une production collective. Ce n'est pas que je sépare l'auteur de l'œuvre. C'est que l'œuvre a plusieurs auteurs et nous devons nous les approprier. » Une façon de sortir d'un rapport figé, parfois paralysant, aux productions intellectuelles. Aussi, sa propre trajectoire nourrit cette réflexion, sans jamais l'enfermer. D'origine franco-libanaise, elle évoque une culture marquée par le culte de la personnalité et par l'influence des figures occidentales au Moyen-Orient : « Je me demandais déjà pourquoi nous étions autant fascinés par une histoire culturelle qui ne nous concerne pas. »

Pour Samah Karaki, le choix des mots, des images ou des sujets façonne cette perception du monde et contribue à hiérarchiser ce qui paraît légitime : « Certains espaces, tels que les médias, meublent notre espace symbolique avec une visibilité sélective », remarque-t-elle. Avant d'ajouter que ces mécanismes s'étendent aussi aux sciences : « Les neurosciences, comme d'autres disciplines, peuvent être instrumentalisées pour biologiser les différences, justifier les inégalités sociales ou générer les compétences professionnelles. »

TROP DE SCHÉMAS BINAIRES

Face à cela, elle reste très attachée aux faits et à la preuve scientifique, qu'elle croise entre disciplines pour tendre vers l'objectivité et sortir du réductionnisme. Car « cette simplification peut être la fin de la démocratie ». Comme dans les débats politiques, tout se réduit trop souvent à des schémas binaires, et la fatigue face à la complexité du monde légitime cette tendance à la simplification.

Au fil de la conversation, une ligne se dessine, constante : refuser les évidences, déconstruire les récits trop simples, et rappeler que penser reste une affaire collective. Elle aime cette place des Fêtes, ce Paris populaire où la mixité culturelle empêche toute lecture binaire : un écho à sa façon de penser le monde. ■

ZUBEYDE CACAN